



LES MYSTÈRES DE PARIS.

Première partie.

I. — LE TAPIS FRANC.



un pantalon de pareille étoffe, traversa le Pont-au-Change et s'enfonça dans la Cité, dédale de rues obscures, étroites et tortueuses, qui s'étend

ers la fin du mois d'octobre 1838, par une soirée pluvieuse et froide, un homme d'une taille athlétique, coiffé d'un vieux chapeau de paille à larges bords, et vêtu d'un mauvais *bourgeron* (1) de toile bleue flottant sur

depuis le palais de justice jusqu'à Notre Dame.

Quoique très-circonscrit et très-surveillé, ce quartier sert pourtant d'asile ou de rendez-vous à un grand nombre de malfaiteurs de Paris, qui se rassemblent dans les *tapis francs*. Un tapis franc, en argot de vol et de meurtre, signifie un cabaret du plus bas étage. Un repris de justice, qui dans cette langue immonde s'appelle un *ogre*, ou une femme de même dégradation qui s'appelle une *ogresse*, tiennent souvent ces tavernes, hantées par le rebut de la population parisienne; forçats libérés, voleurs, assassins, y abondent... Un crime a-t-il été commis, la police jette, si cela se peut dire, son filet dans ces cloaques, et presque toujours elle y prend les coupables.

Cette nuit-là donc, le vent s'engouffrait violemment dans les ruelles lugubres de la Cité; la lueur

(1) Sorte de blouse qui ne dépasse pas la ceinture.

blafarde, vacillante, des réverbères agités par la bise, se reflétait dans le ruisseau d'eau noirâtre qui coulait au milieu des pavés fangeux.

Les maisons couleur de boue, percées de quelques rares fenêtres aux châssis vermoulus, se touchaient presque par le faite, tant les rues étaient étroites. De noires, d'infectes allées conduisaient à des escaliers plus noirs, plus infects encore, et tellement perpendiculaires que l'on pouvait à peine les gravir à l'aide d'une corde fixée aux murailles humides par des crampons de fer.

Des étalages de charbonniers, de fruitiers, ou de revendeurs de mauvaises viandes occupaient le rez-de-chaussée de quelques-unes de ces demeures. Malgré le peu de valeur des denrées, la devanture de presque toutes ces boutiques était solidement grillagée de fer, tant les marchands redoutaient les audacieux voleurs de ce quartier.

L'homme dont nous avons parlé, en entrant dans la rue aux Fèves, située au centre de la Cité, ralentit sa marche; il se sentait *sur son terrain*.

La nuit était profonde, de fortes rafales de vent et de pluie fouettaient les murailles.

Dix heures sonnèrent dans le lointain à l'horloge du palais de justice.

Des femmes étaient embusquées sous des porches voûtés, obscurs, profonds comme des cavernes; les unes chantaient à demi-voix quelques refrains populaires, d'autres devisaient entre elles; celles-là, muettes, immobiles, regardaient machinalement l'eau tomber à torrents. L'homme en bourgeron, s'arrêtant brusquement devant une de ces créatures, silencieuse et triste, la saisit par le bras et lui dit :

« Bonsoir, *la Goualeuse* (1). »

Celle-ci recula en disant d'une voix craintive :

« Bonsoir, *Chourineur* (2). Ne me faites pas de mal... »

Cet homme, forçat libéré, avait été ainsi surnommé au bagne.

— Puisque te voilà, dit cet homme, tu vas me payer l'eau d'aff (3), ou je te fais danser sans violons ! ajouta-t-il en riant d'un gros rire.

— Mon Dieu, je n'ai pas d'argent, répondit la Goualeuse en tremblant; car cet homme inspirait une grande terreur dans le quartier.

— Si ta *filoche* est à jeun (4), l'ogresse du tapis franc te fera crédit sur ta bonne mine.

— Elle ne voudra pas... je lui dois déjà le loyer des vêtements que je porte...

— Ah ! tu raisones ? » s'écria le Chourineur en s'élançant à la poursuite de la Goualeuse, qui se réfugia dans une allée noire comme la nuit.

« Bon ! je te tiens ! ajouta le bandit au bout de quelques instants en saisissant dans l'une de ses mains énormes un poignet mince et frêle. Tu vas la danser !... »

— Non... c'est toi qui vas la danser ! dit une voix mâle et ferme.

— Un homme ! Est-ce toi, Bras-Rouge ? Réponds donc, voyons... et ne serre pas si fort... J'entre dans l'allée de ta maison... ça peut bien être toi...

— Ça n'est pas Bras-Rouge, dit la voix.

— Bon, puisque ça n'est pas un ami... il va y avoir du tremblement ! s'écria le Chourineur. Mais à qui donc la petite patte que je tiens là ? On dirait une main de femme !

— Cette patte est la pareille de celle-ci, » répondit la voix.

Et sous la peau délicate de cette main qui le saisit brusquement à la gorge, le Chourineur sentit se tendre des nerfs d'acier.

La Goualeuse, réfugiée au fond de l'allée, avait lestement grimpé plusieurs marches; elle s'arrêta un moment, et s'écria, en s'adressant à son défenseur inconnu :

« Oh ! merci, monsieur, d'avoir pris mon parti. Le Chourineur disait qu'il allait me battre parce que je ne pouvais pas lui payer d'eau-de-vie. Peut-être il plaisantait. Mais maintenant que je suis en sûreté, laissez-le, prenez bien garde à vous... C'est le *Chourineur*. »

— Si c'est le Chourineur, je suis un *ferlampier* qui n'est pas *frileux* (5), » dit l'inconnu.

Puis tout se tut.

On entendit pendant quelques secondes, au milieu des ténèbres, le bruit d'une lutte.

« Mais qu'est-ce donc que cet enragé-là ? s'écria le bandit en faisant un violent effort pour se débarrasser de son adversaire, qu'il trouvait d'une vigueur extraordinaire. Attends... attends, tu vas payer pour la Goualeuse et pour toi, ajouta-t-il en grinçant les dents.

— Payer ! en monnaie de coups de poing, oui... j'ai de quoi te rendre..., répondit l'inconnu.

— Si tu ne lâches pas ma cravate, je te mange le nez, murmura le Chourineur d'une voix étouffée.

— J'ai le nez trop petit, mon homme, et tu n'y verrais pas assez clair !

— Alors viens sous le *pendu glacé* (6).

— Viens, reprit l'inconnu, nous nous y regarderons le blanc des yeux. »

(1) La chanteuse.

(2) Bonsoir, *donneur de coups de couteau*. (Nous n'abuserons pas longtemps de cet affreux langage d'argot; nous en donnerons seulement quelques spécimens caractéristiques.)

(3) L'eau-de-vie.

(4) Si ta bourse est vide.

(5) Je suis un bandit qui n'est pas poltron.

(6) Sous le réverbère.

Et, se précipitant sur le Chourineur, qu'il tenait toujours à la gorge, il le fit reculer jusqu'à la porte de l'allée, puis le poussa violemment dans la rue, à peine éclairée par la lueur du réverbère.

Le bandit trébucha ; mais, se raffermissant aussitôt, il s'élança avec furie contre l'inconnu, dont la taille svelte et mince ne semblait pas annoncer la force incroyable qu'il déployait. Après quelques minutes de combat, le Chourineur, quoique d'une constitution athlétique et de première habileté dans une sorte de pugilat appelé vulgairement *la savate*, trouva, comme on dit, *son maître*... L'inconnu lui passa la jambe (sorte de croc-en-jambe) avec une dextérité merveilleuse et le renversa deux fois.

Ne voulant pas encore reconnaître la supériorité de son adversaire, le Chourineur revint à la charge en rugissant de colère. Alors le défenseur de la Goualeuse, changeant brusquement de méthode, fit pleuvoir sur la tête et sur le visage du bandit une grêle de coups de poing aussi rudement assenés qu'avec un gantelet de fer.



Ces coups de poing, dignes de l'envie et de l'admiration de Jack Turner, l'un des plus fameux boxeurs de Londres, étaient d'ailleurs si en dehors des règles de la *savate*, que le Chourineur, doublement étourdi, tomba comme un bœuf sur le pavé en murmurant :

« Mon linge est lavé (1). »

— Mon Dieu, mon Dieu ! ayez pitié de lui ! dit la Goualeuse, qui pendant cette rixe s'était haussée sur le seuil de l'allée.

Puis elle ajouta avec étonnement :

« Mais qui êtes-vous donc ? Excepté le *Maître-d'École*, ou le *Squelette*, il n'y a personne, depuis la rue Saint-Éloi jusqu'à Notre-Dame, capable de lutter contre le Chourineur. Je vous remercie bien

toujours, monsieur ; hélas !... sans vous il m'aurait peut-être battue. »

L'inconnu, au lieu de répondre, écoutait attentivement la voix de cette femme.

Jamais timbre plus doux, plus frais, plus argentin ne s'était fait entendre à son oreille. Il tâcha de distinguer les traits de la Goualeuse ; mais la nuit était trop sombre, la clarté du réverbère trop pâle.

Après être resté quelques minutes sans mouvement, le Chourineur remua les jambes, les bras, et enfin se leva sur son séant.

« Prenez garde ! s'écria la Goualeuse en se réfugiant de nouveau dans l'allée, et en tirant son protecteur par le bras, prenez garde ! Il va peut-être se revenger. »

— Sois tranquille, ma fille, s'il en veut encore, j'ai de quoi le servir. »

Le brigand entendit ces mots.

« Merci... j'ai la coloquinte en bringues, et un œil au beurre noir, dit-il à l'inconnu. Pour aujourd'hui, ça me suffit. Une autre fois, je ne dis pas... si je te retrouve... »

— Est-ce que tu n'es pas content ? Est-ce que tu te plains ? s'écria l'inconnu d'un ton menaçant.

— Non, non, je ne me plains pas, tu m'as donné la bonne mesure... tu es un cadet qui a de l'*atout* (2), dit le Chourineur d'un ton bourru, mais avec cette sorte de considération respectueuse que la force physique impose toujours aux gens de cette espèce. Tu m'as rincé, c'est clair. Eh bien, à part le *Squelette*, qui a l'air d'avoir des os en fer, tant il est maigre et fort ; à part le *Maître-d'École*, qui mangerait trois alcides à son déjeuner, personne jusqu'à cette heure, vois-tu, ne pouvait se vanter de m'avoir mis le pied sur la tête.

— Eh bien ! après ?

— Après?... j'ai trouvé mon maître, voilà tout. Tu trouveras le tien un jour ou l'autre, tôt ou tard... tout le monde a le sien. Ce qui est sûr, c'est que maintenant que tu as eu le Chourineur sous tes pieds, tu peux faire les quatre cents coups dans la Cité... Toutes les femmes seront tes esclaves : *ogres* et *ogresses* te feront crédit... par peur des dégelées ; tu seras un vrai roi, quoi ! Ah ça ! mais qui es-tu donc ?... tu *dévides* le *jars* (3) comme père et mère ! Si tu es *grinche* (4), je ne suis pas ton homme. J'ai *chouriné* (5), c'est vrai ; parce que, quand le sang me monte aux yeux, j'y vois rouge, et malgré moi il faut que je frappe... mais j'ai payé mes chourinades en allant quinze ans *au pré* (6). Mon temps est

(1) Je m'avoue vaincu, j'en ai assez.

(2) Qui a du courage.

(3) Tu parles argot.

(4) Voleur.

(5) Donné des coups de couteau à un homme.

(6) Aux galères.

fini, je suis libéré de ma surveillance, je peux habiter la *capitale*, je ne dois rien aux *curieux* (1), et je n'ai jamais *grinchi* (2); demande à la Goualeuse!

— C'est vrai, ce n'est pas un voleur, dit celle-ci.

— Alors, viens boire un verre d'eau d'aff, et tu sauras qui je suis, dit l'inconnu; allons, sans rancune.

— Ça y est, sans rancune! car tu es mon maître, je le reconnais, tu sais rudement jouer des poignets;... il y a eu surtout la giboulée de coups de poing de la fin... Tonnerre! quelle averse, comme ça me pleuvait sur la boule! Je n'ai jamais rien senti de pareil... C'est un nouveau jeu... faudra me l'apprendre...

— Je recommencerais quand tu voudras.

— Pas sur moi, toujours, dis donc, eh, pas sur moi! s'écria le Chourineur en riant. Ça allait comme un marteau de forge... J'en ai encore un éblouissement. Mais tu connais donc Bras-Rouge, que tu étais dans l'allée de la maison où il demeure?

— Bras-Rouge? » dit l'inconnu qui parut désagréablement surpris de cette question; puis il ajouta d'un air indifférent: « Je ne sais pas ce que c'est que Bras-Rouge; il n'y a pas que lui d'ailleurs qui habite cette maison. Il pleuvait, je suis entré un moment dans cette allée pour me mettre à l'abri: tu voulais battre cette pauvre fille, c'est moi qui t'ai battu... voilà tout.

— C'est juste; tes affaires ne me regardent pas; Bras-Rouge a une chambre ici, mais il n'y vient pas souvent. Il est toujours à son estaminet des Champs-Élysées. N'en parlons plus. » Puis, s'adressant à la Goualeuse: « Foi d'homme! tu es une bonne fille; je ne voulais pas te battre, tu sais bien que je ne ferais pas de mal à un enfant... c'était une farce; mais c'est égal, c'est gentil de ta part de n'avoir pas aguiché cet enragé-là contre moi... quand j'étais sous ses pieds et que je n'en voulais plus... Tu viendras boire avec nous! c'est monsieur qui paye! A propos de ça, mon brave, dit-il à l'inconnu, si au lieu d'aller *pitancher* (3) de l'eau d'aff, nous allions nous *refaire de sorgue* (4) chez l'ogresse du *Lapin blanc*: c'est un tapis franc.

— Tope... je paye à souper. Veux-tu venir, la Goualeuse? dit l'inconnu.

— Merci, monsieur, répondit-elle; d'avoir vu votre batterie, ça m'a écœurée, je n'ai pas faim.

— Bah! bah! l'appétit te viendra en mangeant, dit le Chourineur, la cuisine est fameuse au *Lapin blanc*. »

Et les trois personnages, alors en parfaite intelligence, se dirigèrent vers la taverne.

Pendant la lutte du Chourineur et de l'inconnu, un charbonnier, d'une taille colossale, embusqué dans une autre allée, avait observé avec anxiété les chances du combat, sans toutefois, ainsi qu'on



l'a vu, prêter le moindre secours à l'un des deux adversaires.

Lorsque l'inconnu, le Chourineur et la Goualeuse se dirigèrent vers la taverne, le charbonnier les suivit.

Le bandit et la Goualeuse entrèrent les premiers dans le tapis franc; l'inconnu les suivait, lorsque le charbonnier s'approcha et lui dit tout bas, en allemand et d'un ton de respectueuse remontrance:

« Que *Votre Altesse* prenne bien garde! »

L'inconnu haussa les épaules et rejoignit ses compagnons.

Le charbonnier ne s'éloigna pas de la porte du cabaret; prêtant l'oreille avec attention, il regardait de temps à autre au travers d'un petit espace pratiqué par hasard dans l'épaisse couche de blanc d'Espagne dont les vitres de ces repaires sont toujours enduites intérieurement.

(1) Aux juges.

(2) Volé.

(3) Boire.

(4) Souper.

II. — L'OGRESSE.



Le cabaret du *Lapin blanc* est situé vers le milieu de la rue aux Fèves. Cette taverne occupe le rez-de-chaussée d'une haute maison dont la façade se com-

pose de deux fenêtres dites à guillotine.

Au-dessus de la porte d'une sombre allée voûtée, se balance une lanterne oblongue dont la vitre fêlée porte ces mots écrits en lettres rouges : *Ici on loge à la nuit*.

Le Chourineur, l'inconnu et la Goualeuse entrèrent dans la taverne.

Qu'on se figure une vaste salle basse, au plafond enfumé, rayé de solives noires, éclairée par la lumière incertaine d'un mauvais quinquet. Les murs lésardés, anciennement recrépis à la chaux, sont couverts çà et là de dessins grossiers ou de sentences en termes d'argot.

Le sol battu, salpêtré, est imprégné de boue ; une brassée de paille est déposée, en guise de tapis, au pied du comptoir de l'ogresse, situé à droite de la porte et au-dessous du quinquet.

De chaque côté de cette salle il y a six tables ; d'un bout elles sont scellées au mur, ainsi que les bancs qui les accompagnent. Au fond une porte donne dans une cuisine ; à droite, près du comptoir, existe une sortie sur l'allée qui conduit aux taudis où l'on couche à trois sous la nuit.

Maintenant quelques mots de l'ogresse et de ses hôtes.

L'ogresse s'appelle la mère *Ponisse* ; sa triple profession consiste à loger en garni, à tenir un cabaret, et à louer des vêtements aux misérables créatures qui pullulent dans ces rues immondes.

L'ogresse a quarante ans environ. Elle est grande, robuste, corpulente, haute en couleur et quelque peu barbue. Sa voix rauque, virile, ses gros bras, ses larges mains, annoncent une force peu commune ; elle porte sur son bonnet un vieux foulard rouge et jaune, un châle de poil de lapin se croise sur sa poitrine et se noue derrière son dos ; sa robe de laine tombe sur ses sabots noirs souvent incendiés par sa chaufferette ; enfin, le teint de cette femme

est cuivré, enflammé par l'abus des liqueurs fortes.

Le comptoir, plaqué de plomb, est garni de brocs cerclés de fer, et de différentes mesures d'étain ; sur une tablette attachée au mur on voit plusieurs flacons de verre façonnés de manière à représenter la figure en pied de l'empereur. Ces bouteilles renferment des breuvages frelatés de couleur rose et verte, connus sous le nom d'*esprit des braves*, de *ratafia de la Colonne*, etc., etc.

Un gros chat noir à prunelles jaunes, accroupi près de l'ogresse, semble le démon familier de ce lieu. Puis, par un contraste étrange, une sainte branche de buis de Pâques, achetée à l'église par l'ogresse, était placée derrière la boîte d'une ancienne pendule à coucou.

Deux hommes à figure sinistre, à barbe hérissée, vêtus presque de haillons, touchaient à peine au broc de vin qu'on leur avait servi, et parlaient à voix basse d'un air inquiet.

L'un d'eux surtout, très-pâle, très-livide, rabattait souvent jusque sur ses sourcils un mauvais bonnet grec dont il était coiffé ; il tenait sa main gauche presque toujours cachée, ayant soin de la dissimuler autant que possible lorsqu'il était obligé de s'en servir.

Plus loin on voyait un jeune homme de seize ans à peine, à figure imberbe, hâve, creuse, plombée, au regard éteint ; ses longs cheveux noirs flottaient autour de son cou ; cet adolescent, type du vice précoce, fumait une courte pipe blanche. Le dos appuyé au mur, les deux mains dans les poches de sa blouse, les jambes étendues sur le banc, il ne quittait sa pipe que pour boire à même d'une canette d'eau-de-vie placée devant lui.

Les autres habitués du tapis franc, hommes ou femmes, n'offraient rien de remarquable ; ici des figures féroces ou abruties, là une gaieté grossière ou licencieuse, ailleurs un silence sombre ou stupide.

Tels étaient les hôtes du tapis franc, lorsque l'inconnu, le Chourineur et la Goualeuse y entrèrent.

Ces trois derniers personnages jouent un rôle trop important dans ce récit, pour que nous ne les mettions pas en relief.

Le Chourineur, homme de haute taille et de constitution athlétique, a des cheveux d'un blond pâle, tirant sur le blanc, des sourcils épais et d'énormes favoris d'un roux ardent. Le hâle, la misère, les

rudes labeurs du baigne ont bronzé son teint de cette couleur sombre, olivâtre, pour ainsi dire



particulière aux forçats. Malgré son terrible surnom, ses traits expriment non la férocité, mais une sorte de franchise brutale et d'indomptable audace.

Nous l'avons dit, le Chourineur est vêtu d'un pantalon et d'un bourgeron de mauvaise toile bleue, et il est coiffé d'un de ces larges chapeaux de paille que portent ordinairement les garçons de chantier et les débardeurs.

La Goualeuse est à peine âgée de seize ans et demi.

Le front le plus pur, le plus blanc, surmonte son visage d'un ovale parfait et d'un type angélique, une frange de cils, tellement longs qu'ils frisent un peu, voile à demi ses grands yeux bleus chargés de mélancolie. Le duvet de la première jeunesse veloute ses joues à peine nuancées d'un léger incarnat. Sa petite bouche purpurine qui ne sourit presque jamais, son nez fin et droit, son menton arrondi, ont une noblesse, une suavité de lignes raphaélesque. De chaque côté de ses tempes satinées, une natte de cheveux d'un blond cendré magnifique descend en s'arrondissant jusqu'au milieu de la joue, remonte derrière l'oreille dont on aperçoit le lobe d'ivoire rosé, puis disparaît sous les plis serrés d'un grand mouchoir de cotonnade à carreaux bleus, noué, comme on dit vulgairement, en *marmotte*.

Son cou charmant, d'une blancheur éblouissante, est entouré d'un petit collier de grains de corail. Sa robe d'alépine brune, beaucoup trop large, laisse deviner une taille fine, souple et ronde comme un jonc; un mauvais petit châle orange, à franges vertes, se croise sur son sein.

Le charme de la voix de la Goualeuse avait justement frappé son défenseur inconnu. En effet, cette voix, douce, vibrante, harmonieuse, avait un attrait si irrésistible, que la tourbe de scélérats et de femmes perdues au milieu desquels vivait cette infor-

tunée la suppliaient souvent de chanter, et l'écoutaient avec ravissement.

La Goualeuse avait reçu un autre surnom, dû sans doute à la candeur virginale de ses traits...

On l'appelait encore *Fleur-de-Marie*, mot qui, en argot, signifiait *la Vierge*.

Pourrions-nous faire comprendre au lecteur notre singulière impression, lorsqu'au milieu de ce vocabulaire infâme où les mots qui signifient le vol, le sang, le meurtre, sont encore plus hideux, plus effrayants que les hideuses et effrayantes choses qu'ils expriment, lorsque nous avons, disons-nous, surpris cette métaphore d'une poésie si douce, si tendrement pieuse : *Fleur-de-Marie*?

Ne dirait-on pas un beau lis élevant la neige odorante de son calice immaculé au milieu d'un champ de carnage?

Bizarre contraste, étrange hasard ! les inventeurs de cette épouvantable langue se sont ainsi élevés jusqu'à une sainte poésie ! Ils ont prêté un charme de plus à la chaste pensée qu'ils voulaient exprimer dans leur hideux langage ; car chose effrayante et digne de l'attention des penseurs, ces hommes sont assez nombreux, assez unis, pour avoir un langage à eux, comme ils ont des mœurs à eux, un quartier à eux...

Le défenseur de la Goualeuse (nous nommerons cet inconnu Rodolphe) paraissait âgé de trente-six ans environ ; sa taille moyenne, svelte, parfaitement proportionnée, ne semblait pas annoncer la vigueur surprenante qu'il venait de déployer dans sa lutte avec l'athlétique Chourineur.

Il eût été très-difficile d'assigner un caractère déterminé à la physionomie de Rodolphe. Certains plis de son front révélaient l'homme méditatif... et pourtant la fermeté des contours de sa bouche, son port de tête impérieux, hardi, décelaient aussi l'homme d'action, dont la force physique, dont l'audace exercent toujours sur la foule un irrésistible ascendant.

Dans sa lutte avec le Chourineur, Rodolphe n'avait témoigné ni colère ni haine. Confiant dans sa force, dans son adresse, dans son agilité, il n'avait ressenti qu'un mépris railleur pour l'espèce de bête brute qu'il terrassait.

Nous terminerons ce portrait physique de Rodolphe, en disant que ses traits, régulièrement beaux, semblaient trop beaux pour un homme ; ses yeux étaient grands et d'un brun velouté, son nez aquilin, son menton un peu saillant, ses cheveux châtain clair, de la même nuance que ses sourcils fièrement arqués et que sa petite moustache fine et soyeuse.

Du reste, grâce aux manières et au langage qu'il

affectait avec une incroyable aisance, Rodolphe avait une complète ressemblance avec les hôtes de l'ogresse. Son cou svelte, aussi élégamment modelé que celui du Bacchus indien, était entouré d'une cravate noire nouée négligemment, dont les bouts retombaient sur le collet de sa blouse bleue. Une double rangée de clous armait ses gros souliers. Enfin ; sauf ses mains d'une distinction rare, rien ne le distinguait matériellement des hôtes du tapis franc, tandis que moralement son air de résolution, et, pour ainsi dire, d'audacieuse sérénité, mettait entre eux et lui une distance énorme.

En entrant dans le tapis franc, le Chourineur, posant une de ses larges mains sur l'épaule de Rodolphe, s'écria :

« Salut au maître du Chourineur !... Oui, les amis, ce cadet-là vient de me rincer... Avis aux amateurs qui auraient l'idée de se faire casser les reins ou crever la *sorbonne* (1), en comptant le Maître-d'École et le Squelette qui, cette fois-ci, trouveraient leur maître... J'en réponds et je le parie ! »

A ces mots, depuis l'ogresse jusqu'au dernier des habitués du tapis franc, tous regardèrent le vainqueur du Chourineur avec un respect craintif.

Les uns, reculant leurs verres et leurs brocs au bout de la table qu'ils occupaient, s'empressèrent d'offrir une place à Rodolphe dans le cas où il aurait voulu se placer à côté d'eux ; d'autres s'approchèrent du Chourineur pour lui demander à voix basse quelques détails sur cet inconnu qui débutait si victorieusement dans le monde.

L'ogresse, enfin, adressant à Rodolphe l'un de ses plus gracieux sourires, chose inouïe, exorbitante, fabuleuse dans les fastes du *Lapin blanc*, se leva de son comptoir pour venir prendre les ordres de son hôte, afin de savoir de lui ce qu'il fallait servir à sa société ; attention que l'ogresse n'avait jamais eue pour le Maître-d'École ou le Squelette, terribles scélérats qui faisaient trembler le Chourineur lui-même.

Un des deux hommes à figure sinistre, que nous avons signalés (celui qui, très-pâle, cachait sa main gauche et rabattait toujours son bonnet grec sur son front) se pencha vers l'ogresse, qui essuyait soigneusement la table de Rodolphe, et lui dit d'une voix enrouée :

« Le Gros-Boiteux n'est pas venu aujourd'hui ? »

— Non, dit la mère Ponisse.

— Et hier ?

— Il est venu.

— Est-ce qu'il était avec Calebasse, la fille de Martial le guillotiné ? Tu sais bien... les Martial de l'île du Ravageur ?

— Ah çà ! est-ce que tu me prends pour un *raille* (2) avec tes questions ? Est-ce que tu crois que j'espionne mes pratiques ? dit l'ogresse d'une voix brutale.

— J'ai rendez-vous ce soir avec le Gros-Boiteux et le Maître-d'École, répéta le brigand, nous avons des affaires ensemble.

— Ça doit être du propre vos affaires, tas d'escarpes (3) que vous êtes !

— Escarpes ! répéta le bandit d'un air irrité ; c'est les escarpes qui te font vivre !

— Ah çà ! vas-tu me donner la paix ? s'écria l'ogresse d'un air menaçant en levant sur le questionneur le broc qu'elle tenait à la main.

L'homme se remit à sa place en grommelant.

— Le Gros-Boiteux est peut-être resté pour donner son compte à ce petit jeune homme nommé Germain qui demeure rue du Temple..., dit-il à son compagnon.

— Est-ce qu'ils veulent le *butter* (4) ?

— Non, le faire saigner seulement ; il paraît qu'il a mangé (5) des gens de Nantes. On a su ça par Bras-Rouge.

— Ça regarde le Gros-Boiteux ; c'est égal, à peine sorti de prison, il a déjà joliment de *suif* (6) ! »

Fleur-de-Marie était entrée dans la taverne de l'ogresse sur les pas du Chourineur ; celui-ci, répondant par un signe de tête au salut amical de l'adolescent à figure flétrie, lui dit :

« Eh bien ! Barbillon, tu *pitanches* donc toujours de l'eau d'aff (7) ? »

— Toujours... J'aime mieux faire la *tortue* et avoir des *philosophes* aux *arpions* que d'être sans eau d'aff dans l'*avaloir* et sans *tréfoin* dans ma *chiffarde* (8), dit le jeune homme d'une voix sourde, rauque et épuisée, sans changer de position et en lançant d'énormes bouffées de tabac.

— Bonsoir, Fleur-de-Marie, dit l'ogresse en s'approchant de la Goualeuse et en inspectant d'un œil jaloux les vêtements de la jeune fille, vêtements qu'elle lui avait loués. » Après cet examen, elle lui dit avec une sorte de satisfaction bourrue :

« C'est un plaisir de te louer des effets à toi... tu es propre comme une petite chatte... aussi je n'aurais pas confié ce joli châle orange à des canailles

(1) La tête.

(2) Mouchard.

(3) Assassins.

(4) Le tuer.

(5) Dévoté.

(6) D'occupation.

(7) Tu bois donc toujours de l'eau-de-vie ?

(8) J'aime mieux jeûner et avoir des savates (des philosophes) aux pieds, que d'être sans eau-de-vie dans le gosier et sans tabac dans ma pipe.

comme la *Tourneuse* ou la *Boulotte*. Mais aussi c'est moi qui t'ai éduquée depuis six semaines que tu es



entrée dans ma maison... et il faut être juste, il n'y a pas un meilleur sujet que toi dans toute la Cité, quoique tu sois trop triste, trop rechigneuse et trop honteuse, mademoiselle Glaçon... mais tu es encore si jeune que c'est pas étonnant; faudra te voir dans trois ou quatre ans... quand tu auras pris le pli comme les autres, il n'y en aura pas une plus flam-bante que toi dans la rue aux Fèves... »

La Goualeuse soupira et baissa la tête sans répondre.

« Tiens ! dit Rodolphe à l'ogresse, vous avez du buis béni sur votre coucou, la mère ? »

Et il montra du doigt le saint rameau placé derrière la vieille horloge.

« Eh bien ! païen, faut-il pas vivre comme des chiens ? » répondit naïvement l'horrible femme.

Puis s'adressant à Fleur-de-Marie, elle ajouta :

« Dis donc, la Goualeuse, est-ce que tu ne vas pas nous *goualer* une de tes *goualantes* (1) ? »

— Nous allons d'abord souper, mère Ponisse, dit le Chourineur.

— Qu'est-ce que je vas vous servir, mon brave ? dit l'ogresse à Rodolphe, dont elle voulait se faire bien venir et peut-être au besoin acheter le soutien.

— Demandez au Chourineur, il régale; moi je paye.

— Eh bien ! dit l'ogresse en se tournant vers le baudit, qu'est-ce que tu veux à souper, mauvais gueux ?

— Deux doubles *cholettes* de *tortu* à douze, un *arlequin* et trois croûtons de *lartif* bien tendre (deux litres de vin à douze sous, trois croûtons de pain très-tendre et un *arlequin* (2)), dit le Chourineur, après avoir un moment médité sur la composition de ce *menu*.

— Je vois que tu es toujours un fameux *licheur*, et que tu gardes ta passion pour les arlequins.

— Eh bien ! maintenant, la Goualeuse, dit le Chourineur, as-tu faim ?

— Non, Chourineur.

— Veux-tu autre chose qu'un *arlequin*, ma fille, dit Rodolphe.

— Oh ! non, merci... je n'ai pas faim...

— Mais regarde donc *mon maître*... ma fille ! lui dit le Chourineur en riant d'un gros rire. Est-ce que tu n'oses pas le reluquer ? »

La Goualeuse rougit et baissa les yeux sans regarder Rodolphe.

Au bout de quelques moments, l'ogresse vint elle-même placer sur la table un broc de vin, un pain et l'*arlequin* dont nous n'essayerons pas de donner une idée au lecteur, mais que le Chourineur sembla trouver parfaitement de son goût, car il s'écria :

« Quel plat ! Dieu de Dieu !... quel plat ! c'est comme un omnibus ! Il y en a pour tous les goûts, pour ceux qui font gras et pour ceux qui font maigre, pour ceux qui aiment le sucre et ceux qui aiment le poivre... Des pilons de volailles, du biscuit, des queues de poissons, des os de côtelettes, des croûtes de pâté, de la friture, des légumes, des têtes de bécasse, du fromage et de la salade... Mais mange donc, la Goualeuse... c'est du soigné... Est-ce que par extrà tu aurais nocé aujourd'hui ? »

— Pas plus aujourd'hui que les autres jours. J'ai mangé ce matin, comme à l'ordinaire, mon sou de lait et mon sou de pain... »

L'entrée d'un nouveau personnage dans le cabaret interrompit toutes les conversations et fit lever toutes les têtes.

C'était un homme entre les deux âges, alerte et robuste, portant veste et casquette ; parfaitement au fait des usages du tapis franc, il employa le langage familier à ses hôtes pour demander à souper.

Ce nouvel arrivant s'était placé de façon à pouvoir observer les deux individus à figures sinistres dont l'un avait demandé le *Gros-Boiteux* et le *Maitre-d'École*. Il ne les quittait pas du regard ; mais, par leur position, ceux-ci ne pouvaient s'apercevoir de la surveillance dont ils étaient l'objet.

Les conversations, un moment interrompues, reprirent leur cours. Malgré son audace, le Chourineur témoignait une sorte de déférence à Rodolphe : il n'osait pas le tutoyer.

« Foi d'homme ! dit-il à Rodolphe, quoique j'aie eu ma danse, je suis tout de même flatté de vous avoir rencontré.

— Parce que tu trouves l'*arlequin* de ton goût ?.. »

(1) Est-ce que tu ne vas pas nous chanter une de tes chansons ?

(2) Un *arlequin* est un ramassis de viande, de poisson et de toutes sortes de restes provenant de la desserte de la ta-

ble des domestiques des grandes maisons. Nous sommes honteux de ces détails, mais ils concourent à l'ensemble de ces mœurs étranges.

LES

MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—
1844

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRES.	PAGES.	CHAPITRES.	PAGES.
Première partie.			
I.	Le tapis franc.	4	
II.	L'ogresse.	5	
III.	Histoire de la Goualeuse.	10	
IV.	Histoire du Chourineur.	16	
V.	L'arrestation.	21	
VI.	Thomas Seyton et la comtesse Sarah.	25	
VII.	La bourse ou la vie.	28	
VIII.	Promenade.	30	
IX.	La surprise.	34	
X.	Les souhaits.	38	
XI.	Murph et Rodolphe.	45	
XII.	Le rendez-vous.	52	
XIII.	Préparatifs.	57	
XIV.	Le Cœur saignant.	60	
XV.	Le caveau.	65	
XVI.	Le garde-malade.	65	
XVII.	La punition.	70	
XVIII.	L'île Adam.	76	
XIX.	Récompense.	78	
XX.	Le départ.	81	
Deuxième partie.			
XXI.	Recherches.	83	
XXII.	Histoire de David et de Cécily.	91	
XXIII.	Une maison de la rue du Temple.	96	
XXIV.	Les quatre étages.	109	
XXV.	Tom et Sarah.	115	
XXVI.	Le bal.	124	
XXVII.	Le rendez-vous.	129	
XXVIII.	Tu viens bien tard, mon ange!	155	
XXIX.	Le rendez-vous.	142	
XXX.	Un ange.	148	
Troisième partie.			
XXX.	Idylle.	153	
XXXI.	Inquiétudes.	157	
XXXII.	L'embuscade.	161	
XXXIII.	Le presbytère.	168	
XXXIV.	La rencontre.	175	
XXXV.	La veillée.	176	
XXXVI.	L'hospitalité.	179	
XXXVII.	Une ferme-modèle.	185	
XXXVIII.	La nuit.	188	
XXXVIII.	Le rêve.	194	
XXXIX.	La lettre.	199	
XL.	Reconnaissance.	201	
XLI.	La laitière.	205	
XLII.	Consolations.	211	
XLIII.	Réflexions.	212	
XLIV.	Rencontre.	214	
Quatrième partie.			
XLV.	Clémence d'Harville.	216	
XLVII.	Les aveux.	220	
XLVIII.	Suite du récit.	225	
XLIX.	Suite du récit.	250	
L.	La charité.	255	
LI.	Misère.	241	
LII.	La dette.	247	
LIII.	Le jugement.	253	
LIV.	Louise.	256	
LV.	Rigolette.	263	
LVI.	Rigolette.	267	
LVII.	Voisin et voisine.	271	
LVIII.	Le budget de Rigolette.	277	
LIX.	Le temple.	284	
LX.	Découverte.	290	
Cinquième partie.			
LXI.	Apparition.	295	
LXII.	L'arrestation.	298	
LVIII.	Confession.	303	
LXIV.	Le crime.	310	
LXV.	L'entretien.	315	
LXVI.	La folie.	319	
LXVII.	Jacques Ferrand.	325	
LXVIII.	L'étude.	330	
LXIX.	M. de Saint-Rémy.	335	
LXX.	Le Testament.	340	
LXXI.	La comtesse Mac-Grégor.	345	
LXXIII.	M. Charles Robert.	347	
LXXIV.	Madame de Lucenay.	350	
LXXV.	Dénouciation.	354	
LXXVI.	Conseils.	359	
LXXVII.	Le piège.	364	
LXXVIII.	Réflexions.	367	
LXXIX.	Projets d'avenir.	369	
LXXX.	Déjeuner de garçons.	375	

CHAPITRES.	PAGES.
LXXXI. Saint-Lazare	384
LXXXII. Mont-Saint-Jean	391
LXXXIII. La Louve et la Goualeuse.	397

Sixième partie.

LXXXV. Châteaux en Espagne.	405
LXXXVI. La protectrice	412
LXXXVII. Une intimité forcée.	418
LXXXVIII. Cécily	425
LXXXIX. Le premier chagrin de Rigolette	430
XC. Amitié	456
XCI. Le testament.	441
XCII. L'île du Ravageur	447
XCIII. Le pirate d'eau douce.	454
XCIV. La mère et le fils.	462
XCv. François et Amandine.	470
XCVI. Un garni.	478
XCvII. Les victimes d'un abus de confiance.	484
XCvIII. La rue de Chaillot	495
XCIX. Le comte de Saint-Rémy.	499
C. L'entretien.	505
CI. L'entrevue.	515
CII. Les adieux.	525
CIII. Souvenirs	528
CIV. Le bateau	535
CV. Bonheur de se revoir.	540
CVI. La Louve et Martial.	546
CVII. Le docteur Griffon.	549
CVIII. Le portrait.	552
CIX. L'agent de sûreté.	556
CX. La Chouette	558
CXI. Le caveau	561
CXII. Présentation	566
CXIII. Voisin et voisine	572
CXIV. Murph et Polidori.	574
CXV. Punition	580

Septième partie.

CXVI. L'étude.	587
CXVII. Luxurieux point ne sera	593
CXVIII. Le guichet.	599
CXIX. La Force	607
CXXI. Pique-Vinaigre.	614

CHAPITRES.	PAGES.
CXXII. Comparaison.	620
CXXIII. Maître Boulard.	626
CXXIV. François Germain	653
CXXV. Rigolette.	657
CXXVI. La fosse-aux-lions	641
CXXVII. Complot	647
CXXVIII. Le conteur.	654
CXXIX. Gringalet et Coupe-en-Deux.	660
CXXX. Le triomphe de Gringalet et de Gargousse.	667
CXXXI. Un ami inconnu.	674
CXXXII. Délivrance	678
CXXXIII. Punition.	685
LXXXIV. La banque des pauvres.	689
CXXXV. Les complices.	695

Huitième partie.

CXXXVI. Rodolphe et Sarah	701
CXXXVII. Vengeance	707
CXXXVIII. Furens amoris	711
CXXXIX. Les visions.	715
CXL. L'hospice.	719
CXLI. La visite.	725
CXLII. Mademoiselle de Fermont.	750
CXLIII. Fleur-de-Marie.	754
CXLIV. Espérance	258
CXLV. Le père et la fille.	744
CXLVI. Dévouement	748
CXLVII. Le mariage.	750
CXLVIII. Bicêtre.	755
CLIX. Le Maître-d'École.	763
CL. Morel le lapidaire.	769
CLI. La toilette.	774
CLII. Martial et le Chourineur	779
CLIII. Le doigt de Dieu.	784

Neuvième partie. — Épilogue.

CLIV. Le prince Henri d'Herkausen-Oldenzaal au comte Maximilien Kaminetz.	795
CLV. La princesse Amélie.	805
CLVI. Les souvenirs.	812
CLVII. Aveux	816
CLVIII. La profession	820
CLIX. Appendice	851